

The page features a complex abstract graphic design. It consists of a grid of dark, irregular shapes, possibly representing a window or a stained-glass pattern. In the upper center, there is a large, stylized, dark figure that resembles a person or a structure, possibly a tree or a building, with a central vertical element and several horizontal and diagonal lines extending from it. The overall aesthetic is mid-century modern or abstract expressionist.

action poétique

jean tortel
pierre morhange
robert laffont
jorgi reboul
jordi pere cerda
gabriel cousin
gérald neveu
andré libérati
henri deluy
pierre guéry
jean malrieu
jo guglielmi
serge bec
g.-l. godeau
j.-j. viton
andré laude
guy bellay
jean pérol
andrée barret
youri
alban bertéro
philippe durand
yves heurté
jean perret
yves broussard
alain lance
lionel richard
michel raffaelli

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

action poétique

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1959

SOMMAIRE

N° 8

		Pages
Hommage à S. Quasimodo	A. P.	1
Ces poètes...	Jean TORTEL	3
Poèmes	Gabriel COUSIN	5
Comme un éclat perdu	Gérald NEVEU	7
A Benjamin Peret	André LIBÉRATI	9
Le lieu...	Henri DELUY	11
Chanson	Pierre GUERY	13
La joie	Jean MALRIEU	14
Heure marine	Jo GUGLIELMI	16
Parfois nous avons...	Pierre MORHANGE	17
L'amor de l'amolair	Robert LAFFONT	18
Noutorno	Gorgi REBOUL	20
Romantisme	Jordi Pere CERDA	22
Prosa d'estrangla-chivan	Serge BEC	24
Le couple	G.-L. GODEAU	26
Grands départs	J.-J. VITON	27
Etat d'urgence	André LAUDE	27
Poèmes	Guy BELLAY	28
Le marcheur	Jean PEROL	29
H. L. M.	Andrée BARRET	30
Sur les rives différentes	YOURI	31
Poème	Alban BERTERO	31
Poème	Philippe DURAND	32
Guerre	Yves HEURTE	32
L'autocritique d'une âme en peine	Jean PERRET	33
Poème	Yves BROUSSARD	34
Poème	Alain LANCE	35
Les bois et la cendre	Lionel RICHARD	36

Chroniques :-

A.-C. AYGUESPARSE - Gabriel COUSIN - Jo GUGLIELMI
André LAUDE - Pierre GUERY - Michel RAFFAELLI - Henri DELUY

Couverture Michel RAFFAELLI

ELEGIE

**Glaciale messagère de la nuit,
Tu es retournée limpide aux balcons
des maisons détruites, pour illuminer
les tombes ignorées, les restes abandonnés
de la terre fumante. Ici repose
notre songe. Et tu te tournes solitaire
vers le nord, où chaque chose, sans lumière,
court à la mort, et tu résistes.**

**Salvatore Quasimodo
Giorno dopo giorno - Mondadori - 1947
Traduction Henri Deluy**

HOMMAGE A SALVATORE QUASIMODO

Nous nous réjouissons de voir le Prix Nobel 1959 échoir à Salvatore Quasimodo. La poésie se trouve ainsi honorée. Nous nous réjouissons qu'on ait distingué Quasimodo dont les recherches, les raisons d'écrire, par delà les particularités propres au génie de sa langue, rejoignent les nôtres, dans un souci d'humanité, d'art et d'action.

Quasimodo est né en 1901, dans une des pauvres régions de l'Italie, la Sicile, tout comme Ignazio Buttita dont il a d'ailleurs traduit en italien les œuvres dialectales. Poète lyrique, attentif avant tout aux grandes voix telluriques, Quasimodo est un poète difficile, a-t-on dit. Difficile dans la mesure où le poète, dans sa soif de cerner l'essence de l'objet, de mettre à nu la racine des choses, serre son verbe comme un poing, et provoque une aveuglante clarté, difficile comme chez nous Guillelmo ou St-John Perse, dans un autre domaine, peuvent le paraître.

La guerre devait amener très vite Quasimodo à repenser les fins et les moyens de l'exercice poétique. Le fascisme couvrant l'Europe, la poésie ne pouvait se satisfaire d'œuvres ignorant les plus élémentaires besoins de l'homme, les plus élémentaires préoccupations de l'heure. Salvatore Quasimodo assumait cette nouvelle exigence. Quand la beauté en danger hurle dans le désert, on n'a pas le droit d'oublier. Ici commence l'émouvante, l'admirable histoire d'un homme et d'un écrivain. Sans rien renier de ce qui faisait sa grandeur et son originalité d'artiste, Quasimodo devint l'un des meilleurs, sinon le premier, des poètes de la Résistance italienne.

La paix revenue, cette paix précaire qui semble parfois l'antichambre de nouvelles tueries, Quasimodo demeura ce qu'il était devenu, le chantre de l'homme et de son espoir, un défricheur de la terre future. (Lisez donc son poème « Aux frères Cervi » paru dans un numéro de novembre des Lettres Françaises.)

Aujourd'hui les plus marquants parmi les jeunes poètes italiens reconnaissent en Quasimodo leur maître, celui qui, avec Umberto Saba, et d'autres, il est vrai, a élargi l'horizon de leur verbe, de leur pensée, et sertit ce domaine d'un langage nouveau.

Avec eux, avec tous ceux que n'aveuglent pas les querelles partisans, saluons Salvatore Quasimodo, l'homme de vigile, qui dénonce les périls et les écueils, Salvatore Quasimodo, qui ouvre la marche.

a. p.

CES POETES...

Ces poètes, je les connais... Beaucoup d'entre eux sont mes amis, et certains parmi les plus chers. Ils le sont devenus, à la fois « parce que c'était lui et que c'était moi », et parce que leur poésie est ce qu'elle est. C'est dire qu'il m'est impossible de les juger. D'ailleurs, je n'y pense pas. Je suis leur aîné ; plus âgé que le moins jeune d'entre eux ; je les regarde donc un peu comme de jeunes frères. Je les connais. Mais c'est pourquoi, aussi, je les ignore — oui, comme un aîné ignore toujours son cadet.

Il y en a, ici, que j'ai vu naître, poétiquement s'entend. J'ai lu leurs textes quand ils brûlaient de cet étrange pouvoir que possède un langage encore inconnu et dont on se demande, toujours, s'il n'est pas destiné à devenir, en se perfectionnant dans sa propre direction, une des structures convaincantes de demain. Que je me sois posé la question devant eux, devant ce qui n'était parfois qu'une hésitation ouverte sur quelque chose, que je me sois demandé, que je me demande, si... Autrement dit : qu'en face de la tentative verbale de ceux que je ne nomme pas, puisqu'aussi bien, les noms, on va les retrouver tout à l'heure, j'aie acquis la conviction que la poésie était toujours ouverte et toujours neuve, voilà qui suffit, je crois, et du moins pour moi, à justifier des existences. Ainsi donc, ils existent et j'ai confiance en eux. Je crois qu'ils l'ont en moi : le fait que je parle ici le suppose. Mais, puisqu'il m'est arrivé de les conseiller, je ne sais pas : je ne sais pas si je les ai aidés ou si, au contraire, je leur ai nuï, si je les ai fortifiés, ou inquiétés, ou empêchés. De même que j'ignore s'ils m'ont écouté, car peut-être ne parlais-je pas le même langage qu'eux, peut-être que je n'ai jamais su mesurer l'espace qui nous sépare. Entre eux et moi, je sens bien la différence. Et toute différence est importante. Dois-je leur dire que je me réjouis que nous soyons différents, et qu'il est nécessaire que nous le soyons — et qu'ils le soient entre eux ? Je crains alors qu'ils n'acceptent mal de se considérer comme poètes autonomes.

Ou tout au moins — comme il est difficile de parler de jeunes amis : presque autant que de soi-même..., tout au moins je pressens que, groupe, et groupe agissant (ils sont l'action poétique), groupe militant, ils sont plus facilement portés à exalter ce qu'ils ont entre eux de commun : idéologie, morale, poétique. Alors, — j'ai la permission de tout dire — il arrive que, dans les sommaires de l'Action, les poèmes font parfois plus que se répondre : ils se superposent. N'oublions pas les lois physiques, et que deux sonorités peuvent, par interférence, s'annuler. Des jeunes voix trop semblables et dont je voudrais que chacune me heurtât, à sa manière, risquent beaucoup dès qu'elles paraissent interchangeable. On dirait parfois que mes amis redoutent trop de parler solitairement.

Certes, je ne veux pas les conduire méchamment, et arbitrairement, vers la figure de la solitude. Plutôt les prévenir qu'une présence mauvaise ne s'efface pas parce qu'on se contente de la refuser. Je sais que le poète vaincra la solitude, mais que toute lutte est une approche, un regard, et même une espèce d'étreinte. Que cette présence, il ne suffit pas

de la rayer de soi pour l'abolir. La solitude poétique, quels que soient les noms qui la cachent, le masque dont on l'affuble, les chemins dont on s'en écarte, est un problème terrible, mes amis, qu'on ne résout pas par d'autres raisons que celles qui sont contenues dans l'arme unique dont nous disposons : notre propre langage. Alors, livrant son combat avec cette arme qu'il est seul à connaître et à manier, le poète n'a de secours à attendre que de lui-même. Ils le savent tous que, s'ils sont seuls, c'est en vue de nier qu'ils le sont. Et qu'ainsi, ils se débattent dans une espèce de contradiction, peut-être incompréhensible au départ, mais qu'il leur faut admettre puisqu'ils auront, chacun pour leur compte, à la surmonter.

J'ai trop longtemps regardé cette chose énigmatique, le poème (qui est moi et que je ne dois faire que pour le séparer de moi...), pour ne pas éprouver quelque vertige dangereux. Oui, et je ne sais s'il en est de même pour mes amis : je me sens perpétuellement en danger — mais eux, je ne voudrais pas les sentir trop rassurés. Cependant, placé aujourd'hui en face de l'Action poétique, je me demande si ce vertige est nécessaire, ou ce regard fixe. Faut-il s'interroger : qu'est-ce que le poème ? Faut-il sans cesse risquer de se perdre ? Faut-il le savoir sans cesse, qu'on peut se perdre, et accepter de le savoir, pour se retrouver ? Et l'univers réel ne se retrouve-t-il qu'à ce prix ?

Je ne réponds rien. Je refuse d'ailleurs toute réponse déjà prête, et qui ne s'éprouverait pas à travers les replis du poème. Je ne me propose même pas de suggérer quelque « devoir » à ces jeunes poètes, mes amis, car ils connaissent le leur. Il leur est nécessaire d'affirmer tous ensemble une même certitude. Ils la portent en eux comme leur propre vie. Le regard qu'ils portent ensemble sur un univers qui est le nôtre est le même parce qu'ils se sentent responsables de lui en tant qu'hommes, en tant que citoyens. Responsables, nous le sommes tous, et de la qualité de notre combat. Eux, ne séparent en aucun sens ni à aucun moment leur activité d'homme combattant de leur activité poétique.

Ils ont raison : dans la mesure, bien entendu où celle-ci leur est apparue essentielle, je veux dire non annexée à, non dépendante de. Quelle que soit la signification précise de ce terme : une activité poétique, qui contient apparemment sa propre évidence — qui la contient, en effet, mais après qu'on l'a trouvée, quelle qu'elle soit, donc, pourvu que les paroles que prononce le poète lui soient nécessaires au moment où il les prononce, il a raison d'avoir confiance en elles et de les proférer, comme des signaux compréhensibles, contre un monde total qu'elles formuleront.

Et si la formulation n'est jamais l'égal du désir, si la parole reste approximative, si le réel n'est jamais totalement dévoilé, si le poète balbutie parce qu'il reste trop près de sa thèse, s'il raccroche à d'autres son langage quand il a peur de s'avancer seul — que cela n'empêche rien : ni le travail, ni le souci, ni la joie. Il n'est pas désespérant d'être celui qui cherche en tâtonnant et dont la lampe, qu'il soulève à hauteur des yeux, n'éclaire que l'espace auquel ils ont droit.

Derrière les vitres sales, le ciel de la ville rosissait, noir-
cissant les arbres du parc de la clinique.

L'hiver attaquait l'arbre noir derrière les vitres grises de
froid.

La maladie attaquait l'arbre noir des viscères sous
la peau grise du ventre infecté.

Derrière les vitres sales, le jour se levait sur les plaintes
qui sous la splendeur de l'aube invisible se taisaient.

L'hiver serrait les troncs noirs des arbres durs de froid.

La maladie serrait la fourche noire des veines qui, à l'heure
de l'aube, voyaient fondre la neige sale du pus.

..

Sous la citadelle de Saint-Tropez s'allonge un cimetière
marin.

Quand la tempête bat, la terre rouge, la roche jaune,
s'émiettent dans la mer. Il arrive qu'une tombe disparaisse.
Le mort se noie.

Quand il fait calme, doux et chaud, on y rencontre le
plaisir.

Des couples cachés.

Une longue fille penchée sur un garçon, pleine de tendresse,
guettant le plaisir qu'elle lui donne de sa longue main.

Et cette autre, solitaire, nue, qui se lime les ongles.

Sous la citadelle de Saint-Tropez, au pied du cimetière
marin qui attend son prochain soldat, la chair a rendez-vous
avec les morts.

L'AVEUGLE ET LA JEUNE FEMME

La ville, sous Notre-Dame de la Garde, s'étale dans la lumière. Le port scintille et, au large, des bateaux font le berger pour tous les moutons de la mer.

Jolie, parée, soignée, comme s'il pouvait la voir, elle est à ses côtés. Tous deux sont immobiles, graves, descendus en eux-mêmes.

De son bras parfumé, de ses doigts laqués, elle montre ce qu'il ne peut voir, ce que jamais il ne pourra voir.

Ses gestes sont pour lui. Pour lui elle parle dans l'éclair de sa bouche attirante.

Elle lui décrit la ville, le port. Elle lui parle de la mer. Elle le tourne pour que son visage sente la lumière.

D'une voix basse, intime, particulière, une voix d'amoureuse.

Il ne peut la voir. Il ne la verra jamais.

EDUCATION BOURGEOISE

Dans la grande ville magnifique, le grand jardin plein de grands arbres déroule ses pelouses calédoniennes. Les enfants ne peuvent y crier.

Chaque jour le sable est tissé au rateau. On ne peut y marcher.

Dans l'immense maison cirée, lumineuse, tout est propre, sauf les pieds et les serviettes.

Dans les longs couloirs, sommeillent des statues, des lustres, des coffres. Ils nous parlent du vent d'avril, du soleil grec, des amours royaux.

Tout élève pris à aimer, à courir ou à rêver, sera renvoyé sur-le-champ.

Gabriel COUSIN.

COMME UN ECLAT PERDU...

*Tu mords de longs filaments de mer,
à reculons, dans ta cruelle déraison
et je te parle,
dressé comme ombre !...*

*Je te suis — sais-tu ? — ce caillou fracassé,
miroir multiple exaspéré
Je te suis cet orgueil plein de silex et de départ...
Je suis ce feu perdu où tu te réalises.*

*J'ai tes yeux dans ma voir,
ta mort dans ma salive.*

J'ai le champagne de ton passage !

*Criblé par les rues et les heures,
rendre son sang ?
Rendre son espérance vers quelque talus de ferraille ?
Rendre sa voir entre les paumes d'un jour sévère, ailleurs
[fécond ?...]*

*...Mais tu mords les questions dans une rage déjà lasse
mon minuscule déluge !*

*J'ai ta bouche en un coffret noir
J'ai ta folie dans la mienne...*

J'ai ton rêve brûlé dans la sueur de mes mains jointes.

COMME UN ECLAT PERDU...

*Tu mords de longs filaments de mer,
à reculons, dans ta cruelle déraison
et je te parle,
dressé comme ombre !...*

*Je te suis — sais-tu ? — ce caillou fracassé,
miroir multiple exaspéré
Je te suis cet orgueil plein de silex et de départ...
Je suis ce feu perdu où tu te réalises.*

*J'ai tes yeux dans ma voix,
ta mort dans ma salive.*

J'ai le champagne de ton passage !

*Criblé par les rues et les heures,
rendre son sang ?
Rendre son espérance vers quelque talus de ferraille ?
Rendre sa voix entre les paumes d'un jour sévère, ailleurs
[fécond ?...*

*...Mais tu mords les questions dans une rage déjà lasse
mon minuscule déluge !*

*J'ai ta bouche en un coffret noir
J'ai ta folie dans la mienne...*

J'ai ton rêve brûlé dans la sueur de mes mains jointes.

MEMOIRE

déjà le sang se levait
les hommes passaient
les forces poussaient,
quand
la guillotine intérieure
sépara la nuit du jour
l'amour de la vie
et l'ombre commença
au fond des coquillages

un cri aimanté traverse la rue
pour une fois dans le Nord
s'abat
de tout son poids de fer

ce qui fuit n'est pas d'or
un animal tout au plus
qui raye innocemment la nuit
avec ses yeux ouverts
et ses pattes gelées.

SOIR

Distendu comme un nerf
le paysage
essuie le long frôlement de l'oubli
A portée de la bouche
le cri
lui-même meurt

Aux détours du désir
de grands candélabres d'étincelles
parlent aux vivants
un langage nocturne

La vie gagne
de bouche en bouche
parmi l'azur désaffecté

Gérald NEVEU.

A BENJAMIN PERET

au fond du golfe
qui a de belles rives
plus douces que des nageoires
benjamin péret tient d'une main un globe terrestre
et de toutes les autres
un grand panier rempli
de becs de perroquets
de becs de gaz
de mouches
et de patins à roulettes
quand benjamin péret joue aux quilles
avec des boules de billard
et des têtes de jivaros à longues tresses
plus longues et plus douces
que la gueule de ceux qui me plaignent
des éléphants verts ont des trompes
qui fument vers le nord
pour ternir les miroirs des cafés
et les six lames des canifs à six lames
dans la poche des ouvreuses de coquillages
quand benjamin péret enfourche une bicyclette
comme une averse
à faire exploser les fruits en feuilles
un ange à ses côtés
un ange ou un os de gigot
vole comme une vitre en éclats
et dépose parfois sur son front
une bouée qui lui sert de traversin
de dentifrice et de dirigeable
sur la bouée on a écrit archa de noë
parce qu'il a échappé au déluge
assis sur un hérisson
entre un cachalot caressant
et une tortue à tête de totem
des girafes vertes
qui se mouchent indifféremment
avec leur pied ou avec leur langue
leur langue bleue comme les vitres
qui volent en éclats comme les anges

des girafes vertes
viennent l'embrasser dans le cou
pour le faire rire
il les appelle par leurs prénoms
écorce soleil et pamplemousse
et marche parfois sur la mer
la mer ronde
qui glisse sur les plages comme sur un toboggan

péret
on ne veut plus voir leur moustache en poils de chumeaux
à eux
ni leur parapluie de sucre vanillé
ni leur melon gros et noir
comme un abricot trop mûr
on ne veut plus du tout les voir eux
et leurs soutanes en marmite

je n'oublierai jamais
le rire aux dents blanches
de ton ami le cachalot
à travers la houle de tes canapés de velours et de jungle
la plante des pieds de tes girafes
roses comme un oranger en flammes
peuplées d'éclats de rire et de verres d'eau
et des statues en pastèques et en coup de soleil
te tendent désormais les mains

benjamin péret
appela les chaises par leurs prénoms
écorce soleil et pamplemousse
et les chaises plus obéissantes que des pantoufles
plus douces que des poulpes
vinrent s'ouvrir à ses côtés

benjamin péret appela donc les chaises par leurs prénoms
et alla s'asseoir sur la mer.

André LIBERATI (1947)

Ce poème a paru en novembre 1948 dans le numéro 4
de NEON, publication dirigée par André Breton et
Benjamin Péret.

LE LIEU...

à Vladtmir Pozner

Le silence enfermé devant moi
Je vis loin du supplice

Et voici venir la nuit
Couronnée de miracles

Mais je sais

Je vis parmi les herbes qui poussent
Et le sang qui s'accroît

LIBERTE DU BONHEUR

La nuit n'est encore qu'à l'autre bout de la mer
Dis-tu et tu tranches le temps
Et tu tires vers toi l'écorce intérieure

Mais au dehors même la nuit défend sa solitude
La nuit flambe et recommence à flamber

Tu peux rêver toute la nuit
Au dehors la ville est prise dans la toux du matin
Au dehors le sang fait violence au soleil

Tu peux rêver toute la nuit
Le jour viendra tout seul
Je serai là

Je me charge d'achever cette guerre
Que tu mènes en toi pour la liberté du bonheur

Le vent toujours tendu
Se mêle aux racines de la mer
Le soir se porte en avant
Vers le haut des collines
Les heures se heurtent aux nouvelles étoiles
Et tu rêves aux miracles du jour
Aux pleins chants des odeurs
Le vent tombe sous les pierres
Et tu fermes les yeux
Mais il est encore trop tôt
Pour reconnaître en nous cette nuit-là

•••
L'odeur des racines s'endort dans la forêt
Il nous faut longtemps pour distinguer le vent
Reconnaître le ciel
Nous avons l'air d'aller après le silence
De refaire ensemble les chemins oubliés
Nous marchons en aveugles
Et je touche aux écorces tombées
Je suis gourmand des feuilles blanches
Gourmand des branches cassées
Des troncs creusés
L'odeur de la pluie s'affaisse sous les branches
Plus bas toujours plus bas
Les arbres ont une histoire

•••
Voici tracée la conduite du ciel
La voilure du vent,
Voici l'horizon mis en tas sur les branches
L'odeur de la sauge brûlée sur un pan de broussailles
Voici le temps compté la poursuite des heures
Je n'ai jamais rien su de toi sans l'avoir souligné

Henri DELUX.

CHANSON

Les rossignols vivent sans ta musique
les mots d'amour poussent comme des fleurs
la mer n'a pas besoin de ta palette

A qui le chant doit il payer rançon

L'amour heureux n'a pas besoin d'ami
l'arbre non plus sinon le bûcheron
La mort viendra Nul besoin qu'on l'appelle

A qui le chant doit il payer rançon

Garde ta voix garde ton cœur aussi
Ne donne pas l'amour à qui ne t'aime
Garde ta vie pour mourir et pour vivre

A qui le chant doit il payer rançon

Ne jette pas tes mots à l'aventure
N'effile pas tes jours sur les chardons
Ne cherche pas à qui tu dois sourire

A qui le chant doit il payer rançon

CLAIR COMME L'AMOUR

Ton ongle dur comme le verre
trace un humide sillon
bien au delà de nos pauvres limites

Tu touches de tes doigts nus les objets quotidiens
et ton geste les éclaire
Tu effleures l'amour d'un linge précis
et l'amour

danse sur la pointe de tes mots
le triste sabbat des luttes inutiles
Voici l'arbre et voilà le lit
voici la forme vraie des feuilles
et l'ombre réelle et l'espoir distinct
Voici la voix éclatée
le sexe des fruits
et la mort dans l'âme

Voici Gérald et l'aimée glorieuse
et derrière eux tous les couples du monde
ivres déjà de s'être trop mordus

Pierre QUERY

LA JOIE

Cette patte qui s'étire dans le sommeil, ce duvet que tient
au chaud le rêve,

Ce mouvement de hanche dans un rameau que tourmente
encore une poussée de sève

A l'allongée du bruit que fait une vague de l'autre côté
de l'océan

C'est la joie dans sa naissance, et je l'entends et la
surprends

La toute nue, la surprenante, la ruisselante de santé

Dans la gerbe de feuilles et d'écume qu'un arbre devant
moi jette à la face de l'été.

C'est l'aube et je suis jeune aussi. Fidèles au rendez-vous
que leur donna une journée nouvelle qui s'éveille,

Les allées du jardin une à une sortent de l'ombre, et le
premier oiseau et la première abeille

Encore mal dégagés de la chevelure des ténèbres et des
rumeurs

Dans leur vol liquide se cognent contre les étoiles et les
fleurs.

Poète, à mon métier, tandis que se défait l'immense toile
d'araignée céleste, la page du cahier où je travaille et
que j'oubliais sur l'écritoire

Fut un miroir à son dernier quartier, où toute la nuit
s'est penchée, où vinrent boire,

Ecartant les souffles lascifs des roseaux, les bêtes
nocturnes, la source nue

Et je n'ai, sur le calque de leurs traces qu'à repasser à
l'encre par-dessus.

J'écris avec les pattes des lièvres qui n'ont cessé de courir
dans les prés,

Avec le frôlement de la sauvagine et des astres, et tout
ce qu'ils auront à me dire, je ne le saurai que bien après.

J'écoute la joie de vivre et de sentir battre un cœur
universel dans la poitrine

Et l'aube me reçoit debout, pasteur des mots, comme un
à qui l'on confia un troupeau et qui se réveille le
gardien des collines

Elle entre et sort, la joie, elle est chez elle et sur les
berges et marges du papier

Il déborde, le monde, et s'y contient entier.

La santé rit et musarde, s'attarde la fantaisie, et peuvent
bien plonger ici la martre et la loutre jamais vues

Et le cygne noir d'Australie, ou ruer, inventant l'étendue

Le cheval qui parfois hennit dans les poèmes,

Suffit d'un pas furtif de l'autre côté du cœur pour que
je les reconnaisse miens et je les aime.

La joie au cœur des êtres bat d'un autre sang, et c'est une
autre voix à la fois plus vaste et plus ténue

Qui fait répondre à l'appel, crier pour être entendu,

Et se confier au vent qui vole entre l'espace et la durée,
la graine qu'on appelle « le voyageur »

Et qui porte à tout le monde des bonnes nouvelles de l'été
battant des ailes avec les éclairs de chaleur.

Comme un pêcheur qui lançait l'épervier sur la rivière

Et rejetait les étoiles trop petites — les mailles du filet
sont larges des jours et des lumières.

J'écris comme celui qui veut mieux vivre et pour donner
et recevoir

Car je sens avant de comprendre et c'est comme si je
fermais les yeux pour y mieux voir.

Plus tard, quand les journées seront faites, et que les
soleils, la veste sur l'épaule comme des travailleurs,
viendront chercher le salaire que je leur dois

Nous nous pencherons ensemble sur cette page et je dirai
alors, à haute voix, suivant ces lignes avec le doigt

Comment j'ai versé le tribut de vivre à la cause commune

Comment j'ai accueilli par des chemins divers les choses
venues une par une

Et la joie et la nuit et l'aube qui venaient voir

Comment je détournais, ainsi que d'autres les fleuves, le
sens des mots pour les jeter dans le sens de l'espoir.

Jean MALRIEU

Dans l'eau précieuse du matin
Flambait entre nous comme un fruit inconnu
Ce baiser entre nous le sel sur la peau
O souvenir
Ruisselante de toute la mer embrassée
Tu collais à la roche la fraîcheur de ton sang.

SAURAI-JE DIRE

Saurai-je dire le drame du matin sur les yeux à vif
Dire étoilées de froid les mares de la pluie à leur poste
Le goût de ton ventre
Fané avec le vent sur mes lèvres

Dire au cœur du sommeil
Un trolley-bus comme ivre
Tandis qu'un clocher de pacotille émerge du brouillard lacéré

Dire le faux air sévère
Des visages à qui on voudrait dire un mot
Rien que pour la première fois du jour
Entendre le son de sa voix

Dire le regard de cet homme
Les vingt-cinq francs d'espoir pillés dans sa poche

Dire la couleur des cheveux
Malgré la fournaise électrique
Les rêves les rêves avortés au réveille-matin
Percer le secret des caresses

Nous ferons l'amour demain
Je ne sais pourquoi mais tu as changé

Dire les mots cueillis à la sauvette
Le poids de l'air sur les herbes basses du chemin de l'Oule
Dire les cratères du ciel
Quand les nuages s'en vont aux abattoirs de la pluie

Dire le couronnement de la lumière
Les assassinats légalisés en premières pages
Les nègres tondus les cercueils du retour
Le monstre familier de la guerre les têtes perdues
Les larmes perles rares sur les bars
Le café la cigarette
Avalés dans le rush effroyable et magique des juke-boxes
Le retour à tâtons du crépuscule et les nuits sans sommeil

Ah les nuits

PARFOIS NOUS AVONS

Parfois nous avons
À la maison
Pour sa sauvegarde
Un pauvre être

C'est comme un animal
Famulier qui rêve ou désespère
Au long de la vie
Il vous tient le cou
Toujours à rescaper

Le voici comme une chose dans un fauteuil
Le voici comme une ombre dans le corridor
Le voici parmi nous dans l'escalier
Le voici qui a tourné la clé de sa chambre
Le voici qui pianote un peu
Et nous voici le cœur serré de l'autre côté de la porte

Rare est sa tendresse
Tout le malheur est là
Elle n'a pu sortir fleurir
Il vous en veut
Il a raison
Son regard est sévère

Et vous avancez
Le pauvre être au cou
Les flots traversés
Honte ! parfois
Vous aussi vous lui en voulez

Et votre maison
C'est bien de le loger
Votre maison banale
A le droit d'asile
La vie ! ne fais pas de mal
Au pauvre être que nous gardons
Et que nous bénissons
La vie ! ton tort est immense comme toi toute entière
La vie ! Ca suffit !

L'AMOR DE L'AMOLAIRE

Amolère la ferida
blanca que filèt la puput
dins l'auba. Vène amolère
li cotèus d'un matin de barbasta
qu'encambava ton sòm desalenat.
E mal coma passave i camins gardonencs
amolère lo talh di primas
que te còpa l'alèn.

Vène te contarai lo còp que barrutlève
dins un país tot grumós di sambucs
amb lo jòrg de mon crit pèr foitar mi desirs.
Lis enfants me fasián companha de legèndas
sa gaug se cambavira i còrdas di lambruscas
dins l'aubareda sabes tota nòva.
Li manidas fasián amolar sis agachs
e l'òme vièlh que me'n sovène
me porgiguèt son languì de jovènça.
Ere lo gaubejaire de l'amor endecat
sus la pèira assalgada dau mond.

La pèira dau mond
vira. Ponchas ponchons ponchetes
quau vòu cotelejar son còr
amb la ponheson aguda de l'espèra ?
S'encaminava l'amolaire
atencionat pèr aquesta ombra
quora a l'abans quora a l'après
de sa talènt dessús la dralha.

Vène te menarai sus d'autri terras
engibosidas de Cevenas castanhieras
ont lo desir s'immobiliza
dins lo fum prim di caminieras
de la valenga.
E mai i relargs ont lo vènt
nòstre fraire-grand lo vènt-larg
nos quilhairà sus son esquina d'esposcada blava.

Mai fau
crèire la crida qu'entalhère
dins nòstra carn destermenada
e qu'i passèron mila fuelhas
tragudas d'aucèus landaires.
Me borrele de jóia.

L'AMOUR DU REMOULEUR

*J'aiguais la blessure
blanche que fila la huppe
dans l'aube. Viens j'aiguais
les couteaux d'un matin de gelée
qui enfambait ton sommeil hors d'haleine.
Et puis quand je passai aux chemins du Gardon
j'aiguais le tranchant des printemps
qui te coupe le souffle.*

*Viens je te conterai ce jour de vagabond
dans un pays grumeleux de sureaux
mon cri un jonc pour jouetter mes désirs.
Les enfants me faisaient compagnie de légendes
sa joie bascule le sais-tu aux cordes des lambrusques
dans un bois blanc et neuf des peupliers.
Les fillettes faisaient aiguïser leurs regards
et l'homme vieux dont je me souviens
m'apporta sa nostalgie de jeunesse.
J'étais le modeleur de l'amour ébréché
sur la pierre arrosée du monde.*

*La pierre du monde
tourne. Pointes pointes petites pointes
qui veut poignarder son cœur
des piqûres aigres de l'attente ?
Le rémouleur par les chemins
surveillait toujours cette ombre
tantôt devant tantôt derrière
que faisait sa faim sur la route.*

*Viens je te mènerai sur d'autres terres
bossues de Cévennes châtaigneuses
où le désir s'immobilise
dans la fumée maigre des cheminées
de la vallée.
Enfin jusqu'aux espaces où le vent
notre grand frère le vent du large
nous hissera sur son échine d'écume bleue.*

*Mais il faut
croire à la clameur que je sculptai
dans notre chair illimitée
et où passèrent mille lames
jetées d'oiseaux à la volée.
Je me torture de joie.*

NOUTURNO

T'ai pres à courre
Un tèms de lugano
Moun voulame enchapla.

E leissant tout badié de la pouarto à sels èstro
Lou rode en souom
Veici qu'un brigoun nous revèn
Dòu lindau de l'endré
Amount de sel téullisso
Lou rounfle apasima de tôtei lei coumbour.

E veici s'aubourant dòu pivèu de la nue
L'assèti fres
Pèr leis ouro cremado
E la roso d'estiéu que vai toumbant.

Veici dounc lou respir dels ome e dels oustau
L'alen dòu sang que douarme
Mai veici pèr touei dous
Lou libre camln deis enfouero.

Ma Fèbre partiren devers l'Adré d'un lamp
Qu'es aquí coumo acò que si fau enana.

Lou gran crussis din lou caràgi dei Meissoun.

Foulas ferouge e sacrejaire
S'entraucant dòu mal fouart de l'espès
Al ! dins mei man l'or dòu Mounde.
Chaplarai tèsto — aquí
Chabissèire bessai d'un us de meravaho
Pèr moun troup long Amour.

Car es puei éu soulet qu'espigo e mi rampello
— De la man d'ella d'aquelo Guerro —
Au trelus d'aquesto davalado
Vers lou fin founs de moun païs
Pèr un tèms de lugano.

NOCTURNE

Je t'ai prise à courir
En ce temps lunaire
Ma faucille affilée.

Et laissant tout ouvert de la porte aux fenêtres
Le pays en sommeil
Voici qu'un moment nous poursuit
Du seuil de l'endroit
Au faite des toitures
Le halètement apaisé de tous les émois.

Et voici s'arborant du cœur de la nuit
Le banc frais
Pour les heures brûlantes
Et la rose de l'été qui va tomber.

Voici donc la respiration des hommes et des maisons
L'haleine du sang qui repose
Mais voici pour tous deux
Le libre chemin de l'en-dehors.

Ma fièvre nous partirons vers le Sud d'un éclair
Car c'est là tout ainsi qu'il se faut en aller.

Le grain craque au visage de la Moisson.

Fou sauvage et sacrilège
Pénétrant au plus fort de la toison
Aïe ! dans mes mains l'or du Monde
J'abattraï la tâche opiniâtre
Créateur peut-être d'un us de Merveille
Pour mon trop long Amour ?

Car c'est lui et lui seul qui monte en épis et me demande
— De l'autre côté de cette Guerre —
à l'éclat de cette dévalée
Vers le profond de mon pays
Par un temps lunaire.

Jorgi REBOUL.

ROMANTISME

Diga'm que vens
i obres el pany dels viatges infidels.
L'eco despertarà tambors de llibertat
i regnes de jacintes amb colors d'albes grogues
obrint-se a dues mans, claus d'una primavera
tardana i dolorosa com la d'un cos malalt.
Diga'm que vens
i s'esqueixa el teixit de la mala sort
el cel de lilit qu'ens guarda, on és pintada
la flor de l'encanteri que fa nou mars
sobre un costat de vellut adormit.
La roda del crepuscle
tirada contra el mur de la nit
gira a tota mola l'incendi d'artifex
del seu cor mig partit
com si cerqués la ruta d'un altre imperi.
Cabalco un tren de freis, xipoteigs i vapor.
Un cos, passatger i accessoris diversos.
Compartiment, departament, un corredor on passa
la sang visitadora el plaer el goig la por
l'angoixa i l'amor.
L'estació d'avui vint i sis de Maig del cinquanta vuit
ni la sabem ni l'havem vista
però surt de la maleta dels records
amb una parentat i un deix de coses tristes
pel·lícules d'infància mudes com d'arbres morts
sobre un cendrer.

Ja no se que siga l'hora
de mirar enrera, pertant tinc presentes les llàgrimes
del cuarenta com un grapat de sal dins l'ull
i em crema com de foc l'impotència d'esser sol
la glòria d'èsser d'un cos de cinc milions i encara no prou
per somoure aqueixa mar espessa, oliada, sang presa
pot-ser ja erta
que el pas de l'univers es farà al damunt d'ella
i si fossim sense saber-ho, vetllant un mort!
Si la pàgina de l'història s'hagés girat
amb el tomb del dia sense avisar-nos i ens trobessim
ja en la nit apocalíptica on tota acclò és vana

I el desig impossible. Però, no soc com un foc?
amb les quatre buscalles dels meus membres
posats damunt l'altura per un senyal de goig
i de vida, ballant de les meues flamarades
una dansa de llum al sol qu'és per venir.

Dis que tu viens !
 s'ouvrira le penne des voyages infidèles.
 L'écho éveillera les tambours de liberté
 et des règnes de jacinthes aux couleurs jaunes d'aubes
 ouvertes à deux mains — clés d'un printemps
 tardif et douloureux comme un corps malade.
 Dis que tu viens !
 se déchirera le voile du mauvais sort
 le ciel de lit qui nous garde où est peinte
 la fleur des enchantements, pétale aux neuf mers
 sur un côté de velours endormi.
 La roue du crépuscule
 jetée contre le mur de la nuit
 tourne à toute vitesse l'incendie d'artifice
 de son cœur partagé
 cherchant la route d'un autre empire.
 Embarqué sur un train. Freins, papotages et vapeur.
 Un corps... Passagers et accessoires divers.
 Un couloir où passe le sang visiteur. Plaisir joie peur
 angoisse amour.
 La station d'aujourd'hui, vingt-six mai cinquante-huit
 Nous ne la connaissons ni l'avons vue
 mais elle sort de la valise aux souvenirs
 avec l'air de famille masquant les choses tristes.
 Films d'enfance muets. Arbres calcinés.
 Que je sache il n'est pas l'heure
 de regarder en arrière. Pourtant j'ai présentes

les larmes de quarante comme une poignée de sel dans les yeux
 me brûle l'impuissance d'être seul
 la gloire de partager un corps de cinq millions
 pas assez encore
 pour mouvoir cette mer épaisse, huileuse, sang prise
 peut-être déjà si froide
 que le passage de l'univers se fera par-dessus elle.
 Si nous étions sans le savoir en train de veiller un mort !
 Si la page de l'histoire était retombée
 avec le jour sans nous aviser et nous trouvions
 déjà dans la nuit apocalyptique où toute action est vaine
 et le désir impossible. Mais

ne suis-je pas vivant
 les quatre bûches de mes membres
 posées sur la hauteur pour un signal de joie
 et de vie, dansant de toutes mes forces
 la danse de lumière au soleil qui doit venir.

Jordi Pere CERDA.

PROSA D'ESTRANGLA-CHIVAU

I raras de la chaucha-vièlha, ailà dins li valeas ont lo malastre vèn, gigant de la terra, dins li minas verdas de l'ància, ailà ont lis obriers estrafaciats, uelhs crebats, boca tapada, aurelhas derrabadas, memòria desreglada, consciència enchusclada, lis obriers fabrican lis armas, li banhan dins una pintura de nuech, li netejan, li dōnan la lusença di lagremas, ailà ont la cadena de la vida passa pas pron lèu dins li mans d'aquelis òmes pestelats que pas jamai dèvon saber et pas jamai dèvon pensar — O lutz alargadas, terratrema de la terra, O territori que se pòu pas ganhar ! — ailà ont l'asirança jōga a la cata que s'ajoca sus la branca dis aucèus, ailà ont li mastegatepas son plus li bèstias pasiblas de la prada mai la mitralha e li bombas de la granda tãfa que muda la terra en cagador, ailà sens amor ont pas jamai aquelis omes pestelats vèson se desnusar la femna, ont pas jamai li cervèlas tastèron l'Estèla dau Pastre, ailà i raras de la foliá, au marrit mitan de la chaucha-vièlha, un òme e una femna vènon a l'instant de s'amar ! E la guerra d'un cōp fai la reculada ! O lutz alargadas, terratrema de la terra, O territori que se pòu ganhar !

PROSE D'ETRANGLE-CHEVAL

Aux limites du cauchemar, là-bas dans les vallées où pousse le malheur, géant de la terre, dans les mines vertes de l'angoisse, là-bas où les ouvriers défigurés, yeux crevés, bouche cousue, oreilles arrachées, mémoire dérégulée, conscience empoisonnée, les ouvriers fabriquent les armes, les trempent dans une peinture de nuit, les nettoient, leur donnent la lulsance des larmes, là-bas où la chaîne de la vie ne passe pas assez vite dans les mains de ces hommes prisonniers qui ne doivent jamais savoir et jamais penser — O lumières répandues, tremblement de terre de la terre, O territoire qui ne peut pas se gagner ! — là-bas où la haine joue à chat-perché sur la branche des oiseaux, là-bas où les ruminants ne sont plus les bêtes paisibles de la prairie mais la mitraille et les bombes de la grande peur qui métamorphose la terre en cabinet, là-bas sans amour où jamais ces hommes prisonniers ne voient se dévêtir la femme, où jamais les cerveaux ne goûtèrent l'Etoile du Berger, là-bas aux limites de la folie, au mauvais milieu du cauchemar, un homme et une femme viennent à l'instant de s'aimer ! Et la guerre fait un bond en arrière ! O lumières répandues, tremblement de terre de la terre, O territoire qui peut se gagner !

Serge BEC.

G.-L. GODEAU

LE COUPLE

La nuit sent le foin. Tout le jour, Joseph a mêlé sa sueur aux poussières des meules. Le soleil a pesé sur la nuque. Maintenant, il fait bon travailler.

Comme Joseph, les grillons préfèrent la nuit.

A la ferme, la femme de Joseph a couché sa petite fille, puis elle est venue sur le pas de la porte, pour attendre.

La bataille du foin est la plus rude. Elle rend les hommes taciturnes. Les femmes de la terre savent recueillir les fatigues et les panser.

Il suffit de comprendre et d'aimer, en silence.

Tard Joseph rentrera. Dans la balle, il lave son torse nu. Sa compagne frotte l'échine pour la circulation du sang. Il a faim.

Elle aussi a faim, subitement. « Mais il fallait dîner plus tôt. » L'idée ne lui est pas venue.

La barbe de Joseph s'allume d'un sourire imperceptible. C'est juste qu'il préfère manger en tête à tête. Mais il n'en a jamais rien dit.

Tendrement, il regarde sa jeune femme.

A côté, les foins deviennent jeu d'enfant.

GRANDS DEPARTS

Les ponts
tous ces ponts
Cavalliers de certains ciels
Je les ai vu basculer
Cessant de me guetter
De leur gros dos de chats

Aujourd'hui me protège

Aujourd'hui
vif fouet de glace
striant la vieille nuit...

Aujourd'hui
— clame un tambour —
illumine la rue
où passe en te suivant
l'ombre d'une enfant
porteuse de cerceaux d'or

Aujourd'hui
Nous aurons la plus haute colline
Et nous verrons
Brûler
Les charbons dangereux
Derrière un beau mica

André LAUDE

ETAT D'URGENCE

Quand la nuit fut grosse
De haine De poison
Quand la nuit devint
Sang coagulé sur les ronces

Quand la nuit atteignit
Les horizons du désespoir

Quand la peur colla
Comme l'automne aux étangs roux

Il se dressa contre la nuit
Il affronta l'usure aux terres de labours

Avec ses belles mains de partisan
Et sa colère pour armure

Avec ses yeux de haut bord
Et son cri rouge de vitrier

Tu connais ces vieux avènements qui sont la trame des jours
doublés.

Fais dormir le futur père sur ces passeurs de scepticisme.

C'est notre fils.

Il aime, dans les villes qui passent,

voir les vieux quartiers reculer.

Fut-il la veilleuse des hôtels où, sous ton corps, j'usais mes
coudes ?

(tu ne fus pas de ces folles qu'on étouffe entre deux somniers)
petit père, que t'apprendrais-je après marcher ?

Avance, et vaille le risque de ta mère

que tu vois glisser

parmi les gens.



Entre la mer et les nuages ternes

le soleil était rouge, sans éclat.

Je me suis arrêté.

Je me suis surpris à respirer ce que mes yeux voyaient ;

à regarder ma chemise sur mon ventre, ma maison sous
l'arbre.

J'ai senti passer un bonheur bref, un jet lumineux de phare
fait pour tourner avec la terre.

J'ai pris mon temps pour dire bonsoir au froid et à la solitude
encore plus froide.

Sydney Bechet jouait « Petite fleur » dans les maisons,
quelque part. Et lentement se leva en moi le goût de vivre
juste et non distant.

LE MARCHEUR

*rongé de maîtres rongé d'exemples
frappé de liens frappé de lois
porteur de vents porteur de croix
cognant son front à tous les temples*

*la main de dieu la main du diable
courbant sa nuque vers la terre
brûlé de faims brûlé de fers
de vins d'acides et de câbles*

*crossé à cœur-joie refoulé
par les mousquetons de la honte
poussé au feu au fil des contes
comblé de coups à s'écrouler*

*il se redresse et marche encore
et son pas sème la panique
et sur son dos cassant les triques
et rien ne peut en faire un mort*

LES AMANTS

*vague à vague le temps peut limer leur amour
veine à veine la nuit peut tirer sur leurs mains
neige à neige l'hiver peut gifler ce soleil
mal à mal chaque jour peut ronger le verger*

*et toute la forêt se remplir de lacets
épiant muets les bêtes folles de l'amour
qui galopent sans croire à leur dernier sursaut
tout leur élan traqué par de patientes ruses*

*les amants savent bien que leurs mains se confondent
fibre à fibre muscle à muscle en dehors de leur corps
que derrière une grille l'attente les déchire
bien plus qu'autrefois d'une seule blessure*

*les amants savent bien que le temps n'en peut plus
que ses vagues s'énervent que sa neige se fond
qu'au détour du silence veille encore leur sourire
que le temps s'est fait sève aux branches de leurs bras*

H. L. M.

Immeubles neufs Carrés d'azur et de soleil
Clarté plus douce aux yeux que les yeux des enfants
Sourire on se regarde
Et les rides s'effacent

Comment chanterons-nous le cortège enchanté
Du père et de la mère entrant sans se presser
Sans y croire et pourtant
Le passé s'en retourne

Il s'éloigne il se noie couleur de moisissure
Et la misère a pris des airs de vieux musée
Il s'éloigne et le temps
Est un morceau de roi

Permettez que je laisse un moment à la porte
Aussi bien vos soucis que les miens et que j'entre
Avec vous dans le monde
Où les murs nous regardent

O émerveillement Pays blanc de soleil
La joie comme un citron nous crispe le visage
On dirait que l'espoir
Ne dépend que de nous

QUI JE SUIS

Je me vois flamme et dans le miroir mon portrait
C'est une flamme orange étrange et décidée

Flamme et le jour et même en plein soleil
Je suis debout cherchant l'ombre à trahir

SUR LES RIVES DIFFÉRENTES

Sur les rives différentes
d'une même mer
les yeux ouverts
je dors tandis que tu chantes

Avec son couteau de lumière
une même impatience
force mon sommeil
et la lente cadence
de ton chant de veille

Devant nous étoilé de sang
couronné de genièvre
un dieu marin danse
nu parmi ses chèvres

Ce soir peut-être irai-je danser
ce soir on te torture et tu le sais
comment peux-tu être si triste me dis-tu
et toi Frère dis-moi comment peux-tu chanter



Alban BERTERO

L'alouette épinglée aux épis du soleil
au-dessus du mistral aux longues mains de mousse
L'alouette qui porte son chant aux lèvres des grands
silences
Voit le crime et l'innocence
Et nous dira
Qui a raison

Philippe DURAND.

Il est question d'un homme ayant tué son frère
Dans je ne sais quel monde où l'on parle de sang
Comme en d'autres pays on parle d'un enfant
La source déviée on dit que c'est la guerre

Un homme ayant tué et qui crie sa douleur
Blessé d'une blessure à ne jamais guérir
Lui qui a pu un jour n'être plus que ce sbire
Dont on avait cent fois remodelé le cœur

Blessé d'un souvenir questionnant jour et nuit
Ces yeux algériens que la mort lui livra
Et malgré les fusils ennemis mais pourquoi
Ennemis sous quels cieux pleins d'horreur et de cris.

Yves HEURTE.

GUERRE

Dans la chambre inquiète une fille tentée
referme la fenêtre en attendant l'été
un malheur si léger tombe sur le paysage
duvet d'un édredon crevé dans les nuages

Les volets du château ferment leurs gueules tristes
à la lente gangée des landes sur les terres
le soleil est lassé l'aubépine est injuste
et le chant du charron est déjà poitrinaire

On dit dans les bistrots qu'une femme a cassé
son amour comme un bol à l'heure du courrier
on parle d'un pont neuf qu'on ne peut jamais faire
on parle d'un pont neuf on parle d'une guerre

Mais si loin dans le sud qu'on ne peut l'arrêter.

L'AUTOCRITIQUE D'UNE AME EN PEINE

*Oh mes absurdes manies de timidité
Mes absurdes confusions d'orgueil*

*Je ne rougis pas Je suis sans âge
Devant ceux qui vivent chaque jour bien rempli*

*Vous êtes de ceux-là
Mes amis de la lune
Et vous mes amis de la terre
Je ne m'en souviens jamais*

*Nos maisons sont riveraines
Et les distances infranchissables*

*Pardonnez-moi de ne savoir
Ni rire Ni me moquer*

Faut-il que je sois maladroit

*Quant aux dogmes chevauchés
Malgré l'heure tardive des irrptions
Je ne m'en soucie guère*

*Les hurlements de la blessure du partisan
Les saccades de sa glotte théorique
Ont fait bouillonner ma moelle épaisse
Dans le clapier géant des Cocottes-minutes*

*Je vous l'avais bien dit
Je suis un lapin de proverbe
Quelle aubaine pour les chasseurs
Quelle aubade pour les plombiers
Allez Tirez*

*Soldats de l'Armée Absolue
Gardiens de l'Unique Science
Vous voilà confondus par les doigts de l'amour*

*Celui qui prétendait
Que le bonheur allait de soi
Que l'économie future renversant la vapeur
Créerait du bonheur à la chaîne
Se débattait comme une mouche
Dans le faisceau des lumières artificielles*

Lionel RICHARD.

Nous avons hérité d'une légende
à force d'écouter dans la forêt
les arbres attendrir les salamandres
les animaux malades déplorant
les fièvres en marche des marais
princesse tu as soulevé les nuages
et d'un angle entravant le paysage
tu as gagné la biche et le faisan
à l'empreinte noble de ton visage
ensoleillant les miroirs paysans

A partir de nous bruit une fontaine
un feu de hautbois limpide velours
car le village a troqué ses antennes
médisantes à l'oubli d'un bonjour
pour un rire d'accueil aux troubadours
tu as ouvert le parc aux tourterelles
et ces oiseaux effleurent ta tutelle
avec la mousse et les plis du torrent
tissent réjouis ton jupon de dentelle
qu'ils retiendront de s'envoler au vent

Des guirlandes de bras entrent en lice
et la roue tourne à dévorer les lieux
quand la cobla désarme la police
et sanctifie les fainéants pouilleux
qui s'épuisent aux charges des aïeux
devant la foule emprisonnant l'arène
allons-nous essayer pour le baptême
les quolibets du volier au chaland
ou fuirai-je flablol et sa fredaine
pour me noyer dans tes yeux catalans ?

*Ce poème termine le recueil « Le Bois et la Cendre »,
paru dans la collection "Alluvions".*

MISERE DE LA POESIE

OPINIONS

Cet article de A.-C. Ayguesparse est paru dans le n° 46 du « Courrier des Poètes » (novembre 1937), numéro consacré à la poésie civique, et auquel avaient pris part Paul Dresse, Marcel Thiry, Marie Delcourt, etc... Malgré la date à laquelle il fut écrit, il conserve toute son actualité.

Depuis Rimbaud et Mallarmé (deux grands noms qui permettent tout de suite de fixer les idées, bien que du même coup je rétrécisse dangereusement le champ des métamorphoses poétiques qui se sont opérées au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle), le divorce entre la poésie et le public n'a cessé de grandir. C'est un fait qui vaut la peine qu'on s'y attarde, car il jette, par ricochet, une lumière éclatante sur les aspirations profondes, les faiblesses, le destin même de cette poésie que, pour la facilité, on a appelée révolutionnaire, sans trop se préoccuper de ses origines et de ses ressources. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut, pendant ces cinquantes dernières années, et à travers tous les systèmes poétiques qui ont surgi, se sont mêlés et détruits, un grand effort pour rendre la poésie plus vivante, pour la libérer des conventions techniques, et un grand besoin d'enfanter une beauté nouvelle. A peine délivrée du vieil attirail poétique, la poésie s'est jetée avec une sorte de fringale, dans une succession de destructions (destruction de la prosodie, des rythmes, des thèmes) au bout de laquelle, reforcée par cent mains obscures, elle s'est retrouvée seule avec elle-même. Trop seule, et ivre, encore haletante de son incroyable triomphe. Cette joie qui flotte sur le monde, ces images qui montent vers le ciel, ces langages inconnus, ces découvertes bouleversantes, ces feux, ces flammes, ces constellations qui pendent à sa ceinture, tout cela était devenu du jour au lendemain incompréhensible pour le public, tout cela avait cessé d'être sensible pour ses yeux et ses oreilles mal entraînés. Sa résonance universelle était brisée. C'est alors que le drame de la poésie commença.

Après cette longue lutte sans merci qu'il a livrée contre lui-même, contre les survivances du vieil appareil poétique, et parfois contre le génie de la langue, le poète a senti qu'il n'écrivait plus, à prendre les choses au mieux, que pour quelques initiés. Et voilà le danger pour la poésie comme pour la peinture et la musique. Pour le poète comme pour tout autre créateur. De tous les écrivains, le poète est sans contredit celui qui obéit aux mobiles les plus purs de l'activité créatrice, mais en dernière analyse, et si loin qu'il reste des contingences sociales, il a besoin de sentir autour de lui le ruissellement des forces vivantes de son temps, de trouver dans les objets, les idées et les hommes qui l'environnent, dans le monde réel et tangible, les nourritures et les formes de son chant.

Or, par une manière d'impulsion, s'il trouvait pour transcrire la féerie de sa vie intérieure, et les limbes de ses rêves un langage imprévu, miraculeux, dont seul il possédait la clé, il était incapable d'exprimer le drame de son époque. Aussitôt il cessait d'être l'archange frénétique qui voletait aux confins de la folie, le métal de l'inspiration se durcissait comme un lingot refroidi. Sans contact avec le peuple, avec la vie quotidienne et terriblement harassante de milliers d'hommes, il ne croyait plus à la grandeur de son message. La poésie était devenue une activité qui allait se suffire à elle-même, mais dont les poètes, lorsqu'ils s'essayaient à en expliquer les vertus, sont bien embarrassés de nous dire, non pas l'utilité ou la fin, mais tout bonnement la raison d'être. Dès lors, les plus ambitieux ne nourrissent que le désir un peu court de survivre dans la mémoire des hommes sous la forme de spécimen littéraire, de curiosité philologique ou, bonheur, de pièce d'anthologie. La vie désertée, la fatalité frappait leur œuvre, leur génie même. C'est ce qu'avec leur admirable instinct Péguy et Claudel ont compris quand, pour chanter les choses du ciel, ils mêlaient à leurs poèmes un peu de la lourdeur de la terre.

Ah ! quel pitoyable destin que celui du poète qui, sous couleur

de vivre pour la poésie se coupe du monde. Il ne s'est libéré des conventions poétiques que pour mieux renoncer aux hommes. Je ne rappellerai pas ici, pour la mille et unième fois que Baudelaire fit le coup de feu avec les ouvriers sur les barricades, que Rimbaud et Lautréamont coururent au secours de la Commune, que Byron se rangea du côté des Grecs dans leur guerre d'affranchissement. Ce jeu ne prouve rien et me paraît vain dans la mesure où on peut leur opposer tant d'autres grands bonshommes qui restèrent engoncés dans une parfaite existence bourgeoise et y trouvaient un aliment à leurs passions. Mais à certains moments d'une époque, la solitude et la lâcheté prennent tout à coup le même visage, et c'est un moment semblable que nous vivons. On fusille les écrivains, on assassine les militants ouvriers, on brûle les livres. Le cœur du poète reste serin et ses mains sont pures. On étouffe la jeunesse et son rire, on brûle les richesses de la terre ; on détruit à coups de bombes un peuple et ses villes. Ce n'est point son affaire ; il a d'autres chats à fouetter. L'Europe va mourir par la guerre. Les baïonnettes y poussent plus vite que le blé. On lève des armées apocalyptiques. Qu'importe ! Un sonnet sans défaut vaut un seul long poème, et ces choses sont indignes de sa pensée.

On dirait que le poète travaille sans répit à éluder le monde réel, ses drames, ses frontières de feu, à échapper à sa terrible pesanteur, à ses lois, aux mécanismes de chair qui le ramène vers les hommes. Il s'anferme dans un univers où éclosent des fleurs fabuleuses, des musiques et des personnages de légende, où rien de ce qui façonne la réalité d'airain de notre temps ne transpire. C'est pourquoi à l'heure même où le travail secret des chancelleries broie des débris de la paix européenne, asservit les consciences, brouille les cartes de la guerre, le poète croit un rythme, une image, réinvente une poésie pleine de statues mortes, d'oiseaux, de fantômes, d'algues. Il jongle avec les symboles et les ombres, et vous envoie rouler ses boules de verre au milieu des constellations. Une

telle poésie est un faux-nez qui empêche le poète de sentir l'odour des cadavres qui monte de l'Espagne, des villes chinoises incendiées, des bagnes où l'intelligence est enterrée vivante. Parlez-en de poésie. Poésie pure. Poésie impura. Poésie mortelle qui continue à rêver tout haut et pour elle seule dans un monde qui a écrasé la véritable grandeur de la vie. Et parlez-en des poètes, de leur solitude, de leurs tourments métaphysiques. Comme vous et moi ils vont au ciné, au bistrot, ils payent leur place dans l'autobus, gagnent leur vie dans un bureau, dans un journal, se mettent à table à heures fixe trois ou quatre fois par jour, assistent aux enterrements des membres de leur famille, portent leurs gants quand ils vont dans le monde et saluent leurs voisins, car ils n'aiment pas les histoires. Ce n'est que lorsqu'ils écrivent qu'ils oublient les hommes et deviennent eux-mêmes. A chaque jour sa petite page d'enchantement, et à ce prix-là, ils pardonnent au régime ses méfaits, ses torts, ses malédictions.

C'est contre tout cela que, de quelque source qu'elle coule, de quelque race qu'elle naisse, la poésie révolutionnaire, qu'elle surgisse de la nostalgie du chanteur nègre, qu'elle éclosse comme une fleur de sang entre les lèvres du tisserand américain ou pousse entre les machines et les tracteurs du Plan quinquennal, qu'elle frissonne sur les collines de la campagne française ou qu'elle revive sur les vieux fonds lyriques du romancero, comme aujourd'hui à Madrid, c'est contre tout cela que la poésie révolutionnaire se tourne. Qu'elle parvienne à supprimer la brisure entre le public et le poète, je ne crois pas que ce sera de sitôt. C'est que, pendant plus d'un demi-siècle, tout a été fait pour détruire le rayonnement de la poésie dans le cœur du peuple. Nous touchons ici le véritable drame du poète (et dans une certaine mesure celui de l'écrivain occidental). Il ne sait plus pour qui il écrit, pour qui il pourrait encore écrire, sinon pour une coterie, qui ne lui demande plus une vérité ni une croyance, mais un divertissement. Que la rébellion contre les disciplines classiques, contre les survivances des systèmes

poétiques ne soit pas seule coupable de cette carence, et que pour en donner une explication valable il faudrait rechercher les causes non seulement dans la crise intellectuelle, mais dans celle des mœurs, de la structure psychologique et sociale de certains pays occidentaux, je le sais mieux que personne. Au point où nous en sommes, la véritable poésie, la plus forte, la plus grande de ce siècle, celle qui illuminera le climat, les

sentiments et les images de plomb de notre époque, ses marées de sang, ses dieux, ses nappes de lumières, devra conjuguer, en les refondant, en les purifiant, deux mouvements lointains, étrangers : celui qui exalte les masses, les porte vers leur obscur accomplissement, et celui qui pousse le créateur à se réaliser à travers les passions et les événements de son époque.

A.-C. AYGUESPARSE.

THÉÂ T R E

MIME ET MOUVEMENT AVEC LA COMPAGNIE JACQUE LECOQ

Jacques Lecoq et sa compagnie viennent de jouer pendant trois semaines au Théâtre de l'Alliance Française à Paris, leur premier spectacle, après l'avoir présenté à Rome, à Venise et à Grenoble.

Il semble que ce spectacle n'ait pas été compris par toute la critique.

Il ne s'agissait pas d'un spectacle ayant sa propre fin en soi, mais plutôt d'une démonstration didactique, présentant des élèves de 3^{me} année de l'école de mouvement et de mime de Lecoq, ouverte, à son retour d'Italie en 1956, rue du Bac à Paris.

En effet, encore peu connu chez nous, Jacques Lecoq, après une sérieuse formation comme maître d'éducation physique et sportive, et de masseur, après avoir fait partie de la Compagnie Jean Daste, passa huit années à Padoue, Milan et Rome, où il régla le mouvement et le mime dans plus de 30 mises en scène.

Il monta le premier en Italie, Bertold Brecht, il y a près de dix ans, et, créant sa compagnie avec Parenti, il lança le théâtre de la chronique, essai d'un théâtre de notre temps, et fit découvrir Ionesco à nos voisins.

Il obtenait d'autre part le prix du film télévisé au festival international de Hambourg.

En France, à son retour, il collabore (toujours pour le mouvement) avec Pitoëff, Fabri, Vilar, etc...

Avec ses meilleurs élèves, il crée sa compagnie, surtout connue par ses films burlesques ou

comiques à la télévision : « La belle équipe ».

« Carnet de voyage autour du mime », le spectacle de Jacques Lecoq avait pour but de montrer par l'entraînement corporel, où peut aboutir l'expression d'un comédien. D'un comédien non plus seulement parlant, mais en « mouvement » (même s'il est immobile), dont le corps laisse passer le « frémissement » d'une situation ou d'un texte (comme le fait la voix avec ses mille inflexions, et sans vouloir supprimer celle-ci bien entendu).

Il y a deux chemins principaux empruntés par l'art du mime :

L'un, le plus connu du grand public, est celui qui a été illustré ces années-ci par l'excellent Marcel Marceau. Il est basé sur l'illusion. Depuis Debureau, c'est la tendance la plus utilisée par l'art du mime dans son renouveau.

L'autre, pratiquement peu connu, et utilisé par les mimes de l'antiquité, est basé sur la transposition. C'est ce qu'à recherché, travaillé, Jacques Lecoq.

Dans le premier, l'illusion donnée par le jeu des mains et des expressions du visage prédomine sur l'attitude corporelle (voyez Chariot). Le jeu reste réaliste, souvent même a tendance à être poussé dans un réalisme outrancier (voir certains gros plans du visage de Marcel Marceau). Le danger de cette forme de mime, est de passer à la performance technique, de devenir une jonglerie avec les mille expressions possible du visage (tom-

bant facilement dans la grimace) et les pirouettes des mains. Il ne peut passer dans une grande salle, ni en plein air. Ses propres limites l'enferment, il ne débouche sur rien.

Dans le second, la présence du corps entier l'emporte. Là, ce ne sont plus le visage et les mains, mais l'axe vertébral et le bassin. Il est donc beaucoup plus synthétique et accorde davantage d'importance au rythme des gestes. Il est plus l'art du mouvement que de la mimique. La preuve c'est que Jacques Lecoq pour une de ses présentations, met un masque neutre à ses acteurs et que les mains n'expriment plus rien d'individuel. Il n'est pas enfermé en lui-même, il débouche sur le « cœur corporel » et sur le ballet. La crainte, pour cette deuxième manière, serait d'être tenté par l'abstraction (ainsi Etienne Decroux, maintenant aux U.S.A., pour ceux qui ont pu voir ses spectacles - démonstration). Défaut qu'à su éviter Jacques Lecoq.

S'il a su montrer dans son « Carnet de voyage » ausai bien la Comédia del Arte que la pantomime blanche style Debureau, son art personnel, on le sent, l'entraîne vers le second chemin, et son chœur « Le passage », sur de la musique concrète, est un ballet avec tant de pureté de forme, de charge émotionnelle si poignante devant cette beauté du corps humain en mouvement qui harmonise les lignes (tant pis pour Beaudelaire), que l'on ressent physiquement la condition humaine derrière les masques.

D'autres morceaux de son programme, sans masques, mais avec mains et visages neutres, prouvent encore que l'art du mouvement soutient la comparaison (et pour moi va bien plus loin) avec le mime, style Debureau.

Ce spectacle de Jacques Lecoq nous révèle un art de la mise en scène bâti sur l'architecture du corps humain. Il devrait alerter les nouveaux auteurs, leur montrer comment ils pourraient composer, écrire une pièce, in-

terprétée et montée avec des acteurs ayant les possibilités corporelles de celles de cette compagnie.

Ce sera peut-être le théâtre de demain, et sans doute en des aspects de l'opéra de demain. Déjà la nô japonats et l'opéra chinois nous ont alertés et séduits à ce sujet.

Jacques Lecoq, isolé, sans aide et sans compromission, a monté ce spectacle, qui eut un grand succès à Rome, Grenoble et Venise.

Mais à Paris, le plus souvent ce n'est pas le public qui décide, mais la critique de quelques journaux. Le public la suit et donc n'assure le succès d'un spectacle, (ce n'est pas comme pour la poésie, où 500 lecteurs peuvent conserver, chauffer, mûrir une œuvre qui éclôt et plaît 20 ans après, le théâtre c'est le terrifiant coup de poker qui fait que l'œuvre est acceptée ou rejetée de suite ou presque), selon ce que tel critique en a dit.

Il faudrait alors des critiques formés, informés, sans parti-pris. Ce n'est pas toujours le cas, il s'en faut.

Ainsi pour le spectacle, certains critiques sont allés jusqu'à lui reprocher ce qu'il s'interdit de faire : les grimaces du visage et les marionnettes des mains. Et le grand public a suivi son critique qui ne connaît le plus souvent du mime que les spectacles actuels.

Si par cet article élémentaire, j'ai pu alerter les lecteurs d'Action Poétique, quand Jacques Lecoq donnera un spectacle, allez le voir. Mais ce qui est mieux, faites le venir dans votre ville.

Vous ferez ainsi une « action poétique », vous aiderez en les faisant jouer, toute une équipe de jeunes ayant la foi, la qualité et sans doute sur le chemin — difficile au début — de l'avenir.

G. C.

**POÈ
SIE**

Un jeune homme de trente ans s'observe, s'analyse, sans pitié, sans concession aucune. Et de cette chirurgie du cœur et de l'âme, de la chair et de l'esprit, naît un chant ample, porté par les ailes de l'émotion et de la souffrance.

Disons-le clairement : Mahélin est déiste. Mais ce n'est pas un dieu de bazar, un dieu de stuc et de plâtre froid, estampillé par les autorités vaticanes, que le poète cerne de son verbe de feu. C'est un dieu qui n'ignore rien des peines capitales du monde, ni des crimes, ni des injustices perpétrés chaque fois au nom d'un ordre sacro-saint. Mahélin aime trop les hommes (laissant l'Homme avec un grand H aux inépuisables fabricants de doctrines) pour s'éva-

« GRANDISSANTE ORIGINE »
de Yves MAHELIN (Ed. DEBRESSE)

der de la terre, quand bien même lui échapperoient les solutions humblement près du sol quotidien pour clarifier cette tragique réalité. Combat sans espoir dans une victoire finale, combat pour l'honneur dirions-nous, mais combat quand même car Mahélin préfère la difficulté. Les déserteurs, eux, le confort intellectuel.

Poète chrétien donc, mais de la taille et avec l'exigence des Emmanuel, Estang, Cayrol, Grosjean. Yves Mahélin déjà s'affirme digne de tels compagnons.

Qu'il me soit permis, avant de terminer, de saluer encore une fois le poète Yves Mahélin, le poète à la foi militante, mon cher camarade, qui s'avance en tête des annonciateurs de la vie rêvée.

André LAUDE.

JEAN PEROL : LE FEU DU GEL (Armand HENNEUSE)

Il est un mot que Jean Perol affectionne (et peut être apprendra-t-il avec étonnement qu'il l'a utilisé plus de douze fois dans sa plaquette) c'est le mot homme. Et qu'on n'aille pas croire que je me suis livré gratuitement aux joies stériles de la statistique. J'attache au contraire la plus grande importance à ce détail qui s'élève à hauteur de symbole car la poésie de Perol est avant tout œuvre d'homme. Homme devant la femme, certes, et toute la dernière partie en témoigne où ruisselle une sensualité à fleur de peau, mais homme, surtout, aux yeux des hommes.

Jean Perol sait nous dire son âge, précaution indispensable :

« et nous avons poussé au milieu de l'horreur
les rues de notre enfance ont
[des tâches de sang
et nous avons levé sous la
[pluie du führer... »

Vous y êtes ? Alors écoutez :

« ...si bien que nous aimons
[le soleil avant tout
détestant à jamais et la force
[et la guerre
mais bien décidés pour aimer
[et aller où
l'on veut — de forcer les bêtes
[à se taire »

Voilà qui est clair, mais rien n'est facile...

« Nous aurons combattu des
[typhons de photos
qui nous vantaient la gloire et
[la douceur de l'or... »

Tout une génération peut ici se reconnaître, avec ses grandeurs et ses lassitudes :

« ah nous aurons crié derrière
[tant de murs
qu'il nous faut nous pardonner
[la faiblesse du cri. »

Nous sommes prêts à pardonner d'autres faiblesses. Que nous importe maintenant, si Tristan Corbières, Aragon ou André Breton montrent leur nez parfois au travers d'un poème ? Il faut bien choisir ses maîtres et ceux-là ne sont pas si mauvais ! Peut-être est-il plus regrettable de trébucher parfois sur quelque alexandrin boiteux qui brise une cadence. Mais ne boudons pas notre plaisir :

« Tout s'en mêle
Le vent la neige la nuit
[la hauteur

La tempête et les hommes
L'esprit lucide
La peau noircie
La chair à vif
On parle on divague on appelle
Dans le feu du gel. »

P. G.

LES EPIS NECESSAIRES

Gabriel Cousin me parla de Jean Roblés. Un peu plus tard les « Cahiers du Sud » m'apportèrent quelques-uns de ses derniers poèmes. Je les aimai, sans restriction.

C'est donc avec un préjugé favorable que j'ouvre le recueil « Les épis nécessaires », édité, excellemment, par Armand Meneuse.

J'y retrouve les poèmes qui m'avaient touché, avec d'autres auxquels je ne suis pas insensible. Cependant, vous l'avez compris, au moment d'écrire, je suis tenté d'insister sur les défauts.

Et tout d'abord pourquoi ce recueil, si vite, alors que le manque de cohésion de l'ensemble saute aux yeux ? Pourquoi rassembler des écrits dont les uns sont, déjà, de vrais poèmes, alors que d'autres marquent à peine une intention ? Suis-je trop sévère ? De quels droits, direz-vous ? Roblés connaît assez notre combat ici, pour juger du souci qui m'anime. Car sa poésie est de celle que nous défendons, qui exprime sans tard les sentiments du poète face au monde d'aujourd'hui, les sentiments d'un jeune poète français face à la guerre d'Algérie. Mais le tragique du thème oblige le poète au combat le plus dur : celui de l'émotion et du langage. Mais le tragique du thème sous entend, pour le moins, l'acuité émotionnelle, la tension de l'effort, la justesse du verbe, et condamne la grandiloquence. Je suis sur le point d'insister : d'écrire combien m'est pénible la lecture de « Djurdjura », ce frère des combattants du Vercors auquel Roblés s'adresse.

Je ne le ferai pas. Je ne le fais pas, car ce serait mettre l'accent sur ce qui, en définitive, n'est pas l'essentiel. L'essentiel me semble être qu'avec cette plaquette un véritable jeune poète se manifeste dont les efforts rejoignent les nôtres. Dans ses meilleurs poèmes il atteint cette complexité du réel dans la simplicité de l'expression qui devient la marque de toute une partie de la jeune poésie, celle-là même qui puise la richesse, la profondeur du poème en son objet même, s'opposant ainsi à ceux pour lesquels la luxuriance

du langage tient lieu d'émotion et sert d'alibi. Dans ses meilleurs poèmes il exprime, au nom des droits imprescriptibles de la sensibilité, sa vision de poète face à la guerre.

Qu'on nous entende bien : nous ne sommes pas de ceux qui se croient obligés, lorsqu'un homme tombe pour la liberté de sa terre sur les pierres de son chemin, d'écrire un poème à sa gloire. Et qu'on ne vienne pas nous parler ici d'ordres venus d'ailleurs. Nous ne sommes pas de ceux qui ont besoin de tremper leur poème dans le sang des martyrs ou dans celui des victimes pour les estimer nécessaires. Nous ne sommes pas de ceux, non plus, qui dédaignent, méprisent ou écartent les poètes à qui leur conscience commande d'intervenir, ceux dont la sensibilité ne saurait supporter le meurtre sans réagir. Nombreux parmi nous sont ceux qui écrivent de tels poèmes, qui en écrivent encore, il faut le dire. Car il ne va pas manquer de bons esprits à l'âme souple pour nous souffler à l'oreille qu'écrire le poème de l'homme torturé, par exemple, au temps de la coexistence pacifique relève d'un esprit particulièrement retardataire. Et comme il n'y a qu'un pas du bon esprit à la bonne conscience, ils le franchiront en assurant que tout s'arrange, qu'irréremédiablement l'Histoire tourne, pulvérisant l'événement, la souffrance et la mort d'un homme, pour le réduire à la petite anecdote sans intérêt en face des grands bouleversements de l'ère cosmique enfin ouverte. Nous assisterons alors ou renversant spectacle de poètes, d'hommes nous ayant, jusqu'à ce jour, reproché de serrer de trop près l'Histoire, et qui viendront, demain, nous sermoner au nom même du mouvement irréversible qui transforme le monde et parleront au nom de la Révolution inéluctable. Nous les verrons, à dérision, nous proposer une Ode au Soleil Levant... Bien sûr il y a tant de choses à préciser qui sont hors de mon propos que je laisse là nos spéculateurs. Quelques mots seulement : la poésie est avant tout l'expression écrite de la sensibilité, et il me semble que celle-ci est inséparable du

monde d'aujourd'hui tel qu'il se fait ici, de ce qui meurt, de ce qui naît, de la guerre encore présente et de la conquête des espaces ; qu'il ne s'agit pas pour moi de m'en tenir au présent, attitude trop souvent dictée par le souci de défendre le passé, qu'il ne s'agit pas de faire dans « le déchirement » comme d'autres dans la

petite fleur bleue ; qu'il s'agit seulement de faire respecter la poésie, son avenir, à l'orée d'une civilisation nouvelle contre ceux qui voudraient profiter du temps pour nous conseiller de redevenir des poètes de la lune vue de la Terre à l'époque où nous verrons bientôt la Terre de la lune.

H. D.

ANDRÉ DUCLOS : BAS FONDS DU CIEL

Notre intention était de dire ici tout le bien que nous pensions de cette plaquette récemment publiée par les Editions Debresse. Que l'ombre de Cadou soit tout au long présente avait un peu, c'est vrai, freiné notre enthousiasme. Mais l'essentiel demeurait : un authentique poète.

Or, voici que dans le numéro 798 des "Lettres Françaises",

René Lacôte publie sur ce recueil un article élogieux. Trop passionné, peut-être. De René Lacôte à André Duclos, la rencontre ne fut pas de critique à auteur, mais sans doute contact de deux poètes. L'étude n'en demeure pas moins excellente et nous ne saurions mieux faire qu'y renvoyer notre lecteur.

P. G.

PEINTURE

GOUACHES DE CARLO LEONARDI

Les nombreux amis de Carlo Leonardi attendaient avec curiosité les résultats de cette expérience : Comment ce plasticien, déjà connu par ses céramiques, se comportait-il dans ses gouaches ? Il serait trop simple de répondre : en céramiste. Et cependant, la richesse et la chaleur des couleurs, la simplicité des compositions, un certain mépris du dessin (étonnant chez cet excellent technicien) nous ont souvent rappelé les brillantes illustrations de ses vases et de ses plats.

Italien du Nord, Carlo Leonardi a promené sur la Provence des yeux étonnés, un peu naïfs. Il en a choisi les éclairages les plus riches dont la

gouache, hélas ! est impuissante à rendre toutes les nuances. Mais cette beauté même du paysage nous fait parfois regretter le volontaire effacement de l'artiste devant son sujet. J'avance, de ce fait, une préférence marquée pour des œuvres où la vie est plus proche : « Le Vallon des Auffles », par exemple, ou ce délicieux « Ma Pomme Bar » traversé d'une délicate pointe d'humour.

Le succès de cette exposition encouragera-t-il Carlo Leonardi à persévérer dans la peinture ou va-t-il maintenant retrouver ses fours ? Ce ne serait qu'une demi-surprise si une nouvelle forme d'art l'attirait : la sculpture, pour laquelle, décidément, il semble fait.

P. G.

ODILE SAVAJOLS CARLE

On n'a pas assez dit la richesse de la jeune peinture provençale. Les critiques provinciaux, sur ce point, semblent souffrir d'un étrange complexe. Pourquoi ? Ma foi, tant pis s'il est de bon ton d'attendre du seul Paris la lumière, tant pis s'il est de mauvais goût d'aimer ce qui est à portée du

regard, je prends mes risques. Odile Savajols Carle vient d'exposer quelques toiles, une vingtaine, chez Igor Panine, à Marseille. Modestement, sans tapage publicitaire, avec pourrait-on croire, le paradoxal souci de passer inaperçue. Et ce fut, pourtant, une grande exposition. Surprise ? Eclatante ré-

vélation ? Orientation inattendue ? Non. Simplement résultat d'un travail continu, d'une progression constante, d'une recherche passionnée. Odile, c'est l'insatisfaction, l'inquiétude, le cheminement. Une étape pour elle n'est jamais un but, pas même une halte, tout au plus un passage. On est tout heureux de la voir ici, on lui dit : « Installe-toi ». Mais elle nous a déjà quittés, elle est attendue plus loin. Par qui ? Par quoi ? Je crois bien qu'elle l'ignore encore. Mais plus loin, soyez-en sûrs, c'est plus haut.

Ici, aujourd'hui, ce sont ces paysages de Provence tellement imprévus. De grandes étendues où les blancs dominent, rehaussés, ça et là, de signes noirs mystérieux ou de longues flammes rouges. Des villes qui s'étagent comme des champs sous la neige, des vallées qui bousculent le ciel, ou le prolongent, un incendie qui dévore une toile, puis s'amenuise jusqu'à la seule langue de feu et puis la mer le long d'un golfe ten-

dre. Va-t-on se perdre dans cette ville, se noyer, brûler vif, étouffer, voici une oasis calme et plane où Odile ne vous ramène que pour mieux vous plonger dans d'autres tentations, d'autres délices, d'autres tortures. Et tout cela est léger, transparent comme une aquarelle, audacieux, discret... et tenace.

Abstrait donc. Mais jamais de la vie. Mais oui, peut-être. Et après ? Non, vous dis-je. Ici l'objet est encore et partout présent, et pas seulement comme un prétexte, mais bien comme la raison irrésistible, comme la nécessité puissante de l'œuvre. Mais ce qui frappe, ce qui s'impose, ce n'est plus l'objet lui-même, mais le choc émotif qu'il a déclenché sur une sensibilité particulièrement aiguë. Odile Savajols Carle ne montre pas. Elle donne à voir.

Et il n'est que de regarder...

P. G.

MUSIQUE

Pierre Boulez vient de diriger chez Vega un enregistrement du « Zeimasse für 5 Holzbläser » (mouvement pour 5 instruments à vent) du jeune compositeur allemand Karl Heinz Stockausen.

Pierre Boulez est un des rares contemporains, compositeur et chef d'orchestre, à pouvoir diriger des œuvres aussi « spéciales ».

Nos lecteurs, amateurs de musique moderne ou intéressés par les recherches actuelles en ce domaine, se doivent d'écouter ce disque. L'effort de la maison Vega (présence de la musique contemporaine) est plus que courageux, il est constamment d'une haute qualité. Rappelons que cette collection présente les « Vingt regards sur l'Enfant Jésus » d'O. Messiaen par Yvonne Loriot, ouvrage qu'un Grand Prix du Disque vint récompenser.

J'ai pu assister, au Festival de Berlin, à un concert dirigé par K. H. Stockausen, concert compre-

nant une dizaine de ses œuvres, dont les « Zeimasse ».

Cette musique touche un public restreint, généralement composé de musiciens, compositeurs et instrumentistes passionnés de techniques nouvelles. La grande majorité des mélomanes la refuse encore. On peut expliquer en partie l'attitude de ces derniers par la culture incomplète dont ils disposent, culture limitée, le plus souvent, à la seule musique occidentale.

Il ne s'agit pas seulement de s'interroger sur la qualité de cette musique, mais plus encore sur ses raisons d'être. Chacun est à même de constater combien le domaine de la connaissance s'étend, parallèlement aux grandes découvertes de notre époque. Cependant l'introduction dans la musique occidentale contemporaine d'éléments de connaissance extérieurs à son histoire n'est pas toujours clairement perçu.

Il nous paraît, par ailleurs, dangereux et faux de mettre en avant des caractéristiques ethniques pour refuser ces apports.

L'écriture grégorienne, tout le chant culturel chrétien du X^e siècle tirent leurs origines du culte israélite du premier siècle de notre ère, en Palestine.

Les influences orientales et proche-orientales se multiplieront à partir du XI^e siècle. L'ouverture, par Venise, du commerce avec l'Orient et les invasions sarrazines marquent les débuts d'une grande partie de notre instrumentation actuelle. Sous d'autres formes le même phénomène se produit dans les premières années de notre siècle au moment de la découverte des Arts Nègres, Australiens, Océaniques et pré-Colombiens (Arts dont les peintres tirent leur profit) les musiciens « découvraient » alors les musiques millénaires que sont les musiques Hindoues, Balinaïses ou Tibétaines. La notation dodécaphonique d'un Schoenberg est certainement plus proche dans son principe fondamental des « modes » indiens que le furent jamais les pièces dans le genre oriental du XVIII^e siècle (« Les Indes galantes », de Rameau, « La marche turque », de Mozart, etc.). Les musiques fortes en « polyphonies rythmiques », riches en sonorités sont l'expression d'un phénomène social particulier. Il n'y a pas de compositeurs au sens occidental du terme dans la civilisation musicale de l'Inde, et la musique pour la musique n'existe pas.

Certes les recherches européennes puisent souvent dans les sons réels nés du machinisme ou même de l'analyse approfondie de certaines manifestations naturelles, du chant des oiseaux à la musique électronique, on peut cependant se demander, quelles qu'en soient les richesses d'invention et l'originalité, à quel rôle social est destinée la musique issue de ces recherches. Le problème reste posé. Quel est, d'autre part, le rôle de la mauvaise musique, la commer-

ciale ? Laquelle est la plus vaine, la plus nuisible ? Laquelle doit disparaître de ce monde contradictoire où, si personne, si peu, ne supporte la musique contemporaine dans les rares occasions qui sont données de l'entendre, tout le monde accepte, plus ou moins inconsciemment, un flot de cette musique dont on a fait une nécessité sociale, et de fort bonnes affaires.

Qui songe à se rapprocher d'un homme d'ailleurs, du Turkestan, de Java ou de l'Inde, par la musique ? Car toute musique étrangère semble avoir droit au même sourire condescendant et ironique. Des musiciens comme Stockausen ou Boulez qui recopient et notent à l'oreille des enregistrements de percussions hindoues ne font-ils qu'œuvre de techniciens en essayant d'approcher et d'aimer l'expression authentique de ce qui, au plus profond de l'être, est toujours nous-mêmes malgré les formes différentes ?

Certains jugements hâtifs furent portés sur ces musiciens par ceux-là mêmes qui devraient suivre pour le moins avec intérêt leur travail. D'autres ne se trompent pas dont la haine continue à se manifester.

A ce même festival O. Messiaen, A. Schoenberg ont été sifflés, conspués. Ces déplorables manifestations avaient un caractère raciste et, pour tout dire, politique. Elles visaient tout autant le compositeur mort il y a huit ans à Los Angeles que le chef d'orchestre Hermann Scherchen qui avait dû lui aussi s'exiler lors de l'avènement du III^e Reich.

Je ne veux pas faire de cette opposition un critère de qualité, je pense qu'elle peut donner à réfléchir.

Michel RAFFAELLI.

DIS
QUES

Le trompettiste noir Miles Davis, l'inoubliable interprète de « Scapple from the Apple » avec Charlie Parker, de « Move », de « Budo » avec Lee Konitz et Gerry Mulligan, Miles Davis, considéré avec Dizzy Gillespie comme un des plus importants musiciens de jazz de notre époque, vient d'être victime d'un attentat...

Alors qu'il se reposait devant l'entrée du cabaret où il joue tous les soirs, il fut pris à partie par la police qui, après l'avoir matraqué, lui retira son contrat de travail !

« My only sin is in my skin... ». Les paroles du blues disent vrai et après cela comment être étonné par les manifestations de racisme si nombreuses aux U.S.A., comment ne pas croire aux mcasses de feu du Ku Klux Kan quand il est constaté que ce sont les flics qui montrent l'exemple ?

SANTÉ DE LA CHANSON
FRANÇAISE

La chanson française se porte bien. Depuis deux ou trois ans nous assistons à la montée de jeunes chanteurs-compositeurs de grand talent et de bonne race. Parmi eux il en est un dont on parle peu, dont les services sont rarement utilisés à la Radio et dont les qualités pourtant sont évidentes. Je veux parler de Jean-Pierre Hébrard. Car contrairement à bien d'autres, parmi ses aînés, ce n'est ni la monotonie ni l'ennui qui se dégagent, par exemple, des quatre chansons que nous avons pu entendre. En effet « Le pain sur l'épaule » a la dureté de la guerre qu'il condamne, sans pour cela exclure l'espoir de remplacer un jour les fusils par le pain. « Escalier » a la tendresse un peu triste des souvenirs authentiques de l'enfance ; « Sur les ponts de Paris Joli » est une très classique

et très belle rengaine où la poésie ne perd jamais ses droits, enfin « L'ami Léon » tient grâce à son humour ; une petite réserve cependant, cette dernière chanson manque tout de même un peu de saveur ! A notre avis l'ensemble gagnerait à être plus homogène. Sans doute Hébrard, auquel on offre peu d'occasion de se faire connaître, a-t-il voulu donner une image variée de ses possibilités, mais à vouloir varier on risque parfois de perdre la cohésion en chemin.

Quoi qu'il en soit J.-P. Hébrard chante de la belle manière, timbre et diction sont irrécusables, son charme, son goût l'élèvent au rang des meilleurs espoirs de la chanson française.

DE L'ÉTRANGER.

La collection « Italia Canta » vient de publier « Canta Cronache 3 » qui groupe quatre chants de « partigiani » (les maquisards) interprétés par Pietro Buttarelli et Michele Straniero d'une façon remarquable. A tour de rôle ils présentent l'émouvante simplicité de leur voix au dépouillement extrême des paroles. Peu de chants sont connus de la Résistance italienne, c'est dans des lettres de condamnés que se trouve consignée la presque totalité de la poésie de ces temps irreplaceables.

Parmi les rares chants sauvés de la nuit, « Oltre il Ponte, Tedici Milioni, Partigiano Sconosciuto (ce partisan inconnu qui fut trouvé mort, avec un morceau de pain et un poème dans la poche), Partigiani Fratelli Maggiori » sont des expressions spontanées issues du combat même. Situées hors littérature, de par leur origine, elles y accèdent cependant par cette haleine, cette farouche grandeur qui ne se retrouvent que dans certains poèmes de Bertolt Brecht.

J. G.

LE CINÉMA EN DEUIL...

Quelques heures à peine après la mort stupéfiante de Gérard Philippe nous apprenions que Jean Grémillon nous avait lui aussi quittés...

Nul ne peut rien dire qui ajoute à la gloire du premier... De l'auteur du « Six juin à l'aube » il est bon peut-être de souligner la vie exemplaire toute consacrée au cinéma, un cinéma au service des plus généreuses causes humaines.

Deux noms celui de l'inoubliable Gérard, celui de Jean le maudit qui entrent debout dans l'inextricable carrière inégale, monstrueuse, horrible, banale, encombrée et somme toute merveilleuse du 7^e Art.

A. P.

EUROPE

Revue mensuelle fondée en 1923 par un groupe d'écrivains en collaboration avec Romain Rolland :

21, Rue de Richelieu, Paris (1^{er})
Directeur : Pierre Abraham

Secrétaire de rédaction : Pierre Gamarra
Abonnement : 1 an 3.500 F - 6 mois 1.900 F

"Europe" a publié et publie des numéros spéciaux d'une grande valeur :

Littérature de l'Espagne, Léonard de Vinci, Littérature des Etats-Unis, Littératures soviétiques, etc ; d'autres sont des documents irremplaçables : Brecht, Eluard, Romain Rolland, Rabelais, etc.

LE CHIEN DE PIQUE - CAHIERS DE POESIE

N° 1 : L. Boltanski, Ph. Crocq, H. Deluy, L. Diabate, F. d'Eaubonne, J.J. Gausso, B.M. Grasset, G. Lapomme, J.J. Mahet, Popof, J. Ronceray, L. Scheler, J.A. Sistiaga, O. Sten, A. Tortra.

Le numéro : 225 F. Abonnement : 600 F - 1.000 F.
Toute correspondance : chez A.T., 3, avenue Séverine, Courbevoie (Seine).

Vien de paraître
Collection Alluvions

Le bois et la Cendre
Lionel Richard

prochainement
Les résistances du diamant
GABRIEL CELAYA
édition bilingue
Traduction Marie Chevallier et Françoise Martorell
Souscription
600 F - 2.000 F avec gravure de Louis Pons
chez
Pierre Guery - C.C.P. 1393-57 - Marseille

COLLECTION "ALLUVIONS"

**Nous avons décidé de supprimer la collection "Rives-Neuves".
Dans le cadre de ses numéros spéciaux, l'Action Poétique
maintient et élargit la collection "Alluvions".
Nous sortirons les recueils acceptés, à des prix d'imprimeur.**

Parus :	Nécessité Vertu (épuisé)	Henri DELUY
	Ville ouverte (épuisé)	Jo GUGLIELMI
	Parcours possible	Alex CHAZAL
	Poèmes	Jacques ROUET
	Le bois et la cendre	Lionel RICHARD
Sous presse:	Les résistances du diamant	Gabriel CELAYA
A paraître :	Poèmes	Sembene OUSMANE
	Poèmes	Jean TODRANI
	Notre temps	Jean MALRIEU

**Jeunes poètes, Jeunes écrivains envoyez-
nous vos poèmes, nouvelles, articles,
contes, etc. Nous attendons vos remar-
ques, suggestions, critiques. Ecrivez-nous**

**Gérant responsable : Anne-Marie DELUY
21, boulevard Gariel - Marseille (4^e)**

action poétique
COMITE DE REDACTION
Henri DELUY - rédacteur en chef
Gabriel COUSIN - André LIBÉRATI - Jean MALRIEU
Gérald NEVEU
Secrétaires de rédaction
Pierre GUERY - JO GUGLIELMI

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

AIDEZ LES POETES A PRENDRE LEUR ESPACE !

Le numéro : 300 F.
Abonnement : 4 numéros : 1.000 F.
4 numéros plus une gravure ou bois original : 3.000 F.

Rédaction - Administration
Henri DELUY, 21, boulevard Gariel - Marseille (4^e)
C.C.P. H.D. Marseille 249451
Dépôt légal n° 29 - 3^{me} trimestre 1959